

bassadeur de la Grande-Bretagne qui avait succédé à Stairs, Horace Walpole, sut faire tourner au profit de l'Angleterre cette fatale faiblesse. Lui et le fameux Robert Walpole, son frère, ministre de la Grande-Bretagne, encensèrent à l'envi l'un de l'autre le crédule vieillard; et tout en paraissant ne suivre que ses conseils, l'amènèrent insensiblement à continuer l'œuvre de l'asservissement de la France. Ils économisèrent ainsi les quarante mille livres sterling que l'Angleterre avait payées annuellement au cardinal Dubois, et après lui à la marquise de Prie, et n'en atteignirent pas moins le but qu'ils s'étaient proposé, savoir : empêcher que la France ne relevât sa marine; se conserver l'empire de la mer et du commerce; diviser par une politique machiavélique les deux branches royales de la maison de Bourbon, afin d'anéantir le commerce de l'Espagne et de s'établir à la place de cette puissance dans les Indes; enfin se rendre redoutable à la maison d'Autriche, en montrant que la Grande-Bretagne pouvait disposer à son gré des armes de la France.

On ne doit donc pas être surpris que sous le ministère de Fleury, l'Espagne, l'Autriche, la Prusse, la Pologne et la Russie, qui voyaient les tendances de la cour de Versailles, se soient montrées hostiles à la France. Il n'y eut que Rome qui maintint des relations amicales avec l'évêque de Fréjus, et cela parce que les Anglais n'avaient aucun intérêt à l'en détourner.

Fleury, devenu premier ministre de fait, sollicita de sa Sainteté Benoît XIII le chapeau de cardinal, qui lui fut envoyé incontinent; il se trouva alors le principal personnage du royaume. Avant lui, jamais un ministre, pas même Ri-

cheliou ou Mazarin, n'avait gouverné d'une manière aussi entière, aussi absolue; jamais aucun souverain, pas même Louis XIV, n'avait embrassé si pleinement, si despotiquement, toutes les différentes parties de l'administration de l'état et de la cour. Pendant dix-sept années il tint constamment les grands sous sa domination, sans que personne, ni princes ni seigneurs, osassent proférer la moindre plainte. Il laissa reparaître le duc du Maine à Versailles, mais en exigeant que sa femme prît l'engagement de renoncer pour toujours à ses projets ambitieux; il permit au maréchal de Villeroy de quitter le lieu de son exil, mais il lui ménagea un mauvais accueil de la part du roi, pour lui enlever toute velléité d'élévation. Il se montra plus sévère encore pour le duc de Bourbon; il s'opposa constamment à ce qu'il pût se rapprocher de la marquise de Prie, et confina celle-ci dans un château qui lui appartenait, et où elle mourut au bout de quinze mois. Il dépouilla Louis d'Orléans de sa charge de colonel général de l'infanterie française; il supprima les pensions de mademoiselle de Montpensier et de mademoiselle de Beaujolais, les deux plus jeunes filles du régent. Il n'épargna même pas la reine: sous prétexte d'économie, il la restreignit jusque dans ses aumônes; et lorsque Marie Leczinska, entraînée par sa bienfaisance, avait anticipé sur le paiement de sa modeste pension, il osait lui en faire des reproches. Mais le peuple, toujours judicieux dans ses affections comme dans ses haines, tenait compte à la reine du bien qu'elle faisait et de celui qu'on l'empêchait de faire: par compensation il exécrait le cardinal Fleury.

La conduite du ministre justifiait pleinement les sentiments

d'animadversion dont il était l'objet. D'abord, à son début dans l'administration des finances, il avait fait une suppression considérable sur les rentes perpétuelles et viagères qui avaient été créées après le désastre du système de Law; ensuite il avait ordonné une nouvelle refonte des monnaies et diminué la valeur intrinsèque des pièces d'or et d'argent; puis il avait négocié plusieurs emprunts qui s'élevaient à plus d'un milliard, en cherchant à tenter la cupidité des capitalistes par des primes, des loteries et des tontines; enfin il avait élevé le prix des fermes et des recettes à plus du double de leur valeur; ce qui avait mis les percepteurs et les officiers du fisc dans la nécessité de se livrer à des exactions, pour rentrer dans les sommes déboursées pour l'achat de leurs charges. Le ministre adopta une mesure plus odieuse encore qu'aucune de celles que nous venons de citer, et qui porta un coup mortel au commerce. A l'instigation des ministres de l'Angleterre, il déclara qu'il était inutile et onéreux de construire ou de réparer les navires de guerre, puisque Georges I<sup>er</sup> mettait les siens à la disposition de Louis XV; et il laissa dépérir la marine.

Pendant les dix-sept années du gouvernement du cardinal Fleury, la même politique étroite, la même parcimonie, présida à toutes les opérations et fit avorter les projets les mieux combinés. Le beau-père de Louis XV, Stanislas Leczinski, lui dut entre autres, par le refus d'un secours de quelques mille hommes, la perte de son trône de Pologne, sur lequel il était remonté à la mort d'Auguste II. Rien de grand, rien d'utile ne signala le passage de l'évêque de Fréjus aux affaires; il parut constamment occupé d'un seul soin, celui

d'éloigner Louis XV de l'administration du royaume. Il le livra à des menins qui étaient chargés de le distraire et de l'accompagner aux chasses de Rambouillet, le rendez-vous des femmes débauchées et des libertins de la cour. Dans cette magnifique résidence, le roi travaillait au bonheur de la France, le jour en faisant la guerre aux bêtes fauves, le soir en s'enivrant et en jouant sur un coup de dé les revenus d'une province. Ce fut à la suite de ses fêtes que les espions du cardinal découvrirent que sa majesté annonçait un goût décidé pour les plaisirs crapuleux.

Son éminence, avertie de ce qui se passait à Rambouillet, prit aussitôt ses mesures pour empêcher son élève de choisir une favorite qui plus tard pouvait lui disputer le pouvoir, et en homme prévoyant lui forma un sérail composé de femmes toutes à sa dévotion. Il existait à la cour cinq sœurs de l'illustre famille de Nesle, entre lesquelles la nature avait réparti tous ses dons; l'aînée, qui était mariée au comte de Mailly, se faisait remarquer par l'élégance de sa taille; la seconde, qui depuis épousa le marquis de Vintimille, était douée d'un esprit supérieur; la troisième, mariée plus tard au duc de Lauraguais, exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un charme irrésistible, par ses manières langoureuses et son amabilité; les deux dernières sœurs, la marquise de Flavacour et la marquise de la Tournelle, étaient deux merveilles de beauté.

Le cardinal dépêcha d'abord au roi madame de Mailly, préférablement à ses autres sœurs, parce qu'elle était exempte d'artifices et consentait à s'en tenir aux seuls honneurs du mouchoir; à n'être l'objet d'aucune prodigalité, à ne de-

mander ni terres ni domaines, et surtout à envelopper ses amours de mystère. Mais Louis XV se fatigua bientôt d'un adultère sans éclat. A la suite d'un festin où il s'était enivré, il proclama la comtesse de Mailly maîtresse en titre, et annonça qu'il voulait, comme son aïeul, avoir une la Vallière et une Montespan.

Dès le lendemain, quand la nouvelle fut connue, toutes les dames de la cour se pressèrent sur le passage du roi, et cherchèrent à attirer ses regards. Fleury, redoutant que son élève ne se jetât dans les bras des nobles intrigantes qui encombraient les antichambres de Versailles, se fit une seconde fois son pourvoyeur, et lui donna la sœur puînée de madame de Mailly, qui partagea avec celle-ci les faveurs du monarque. Mais la rusée jeune fille, qui déjà avait été initiée à la débauche par son confesseur, ne se contenta pas des honneurs attachés au titre de favorite, elle voulut en avoir les profits, demanda des châteaux, des pensions, se fit donner un mari, qui fut monsieur de Vintimille, neveu de l'archevêque de Paris, et s'immisça dans le gouvernement de l'état. Son éminence en prit de l'ombrage et se hâta, pour faire diversion au crédit croissant de cette ambitieuse, de donner une nouvelle maîtresse au roi; il choisit la troisième sœur des deux favorites. Ces trois femmes servirent parfaitement les vues du ministre, par le fait seul de la balance qu'elles maintenaient entre elles; d'autre part elles contribuaient à éloigner de plus en plus Louis XV des affaires, et à le rendre absolument incapable d'aucune occupation sérieuse.

Sa majesté parut pour quelque temps satisfaite de cette triple liaison, qui joignait à l'adultère le charme de l'inceste;

puis elle se lassa de ces amours faciles, jeta les yeux sur madame de Flavacour, la quatrième sœur des demoiselles de Nesle, et lui accorda les honneurs de quelques passades. Ensuite le roi revint plus ardent, plus amoureux que jamais à la marquise de Vintimille. Madame de la Tournelle, la plus jeune et la plus belle des cinq sœurs, qui n'avait pas encore été présentée à la cour, voulut également essayer le pouvoir de ses charmes sur le monarque, et chercha l'occasion de paraître à Versailles. Mais la marquise de Vintimille, qui pour lors était la sultane favorite et qui craignait d'être supplantée, eut soin d'empêcher sa sœur de se produire. Ce fut vainement que le duc de Richelieu et son neveu le jeune d'Agénois, l'un et l'autre amants de madame de la Tournelle, s'employèrent pour lui faire obtenir une audience du roi; la vigilance de la marquise fit échouer toutes leurs tentatives. Enfin un événement terrible, la mort de madame de Vintimille, écarta les obstacles. La belle marquise, peu de jours après être accouchée d'un bâtard, se sentit prise de violentes douleurs d'entrailles; les médecins furent appelés immédiatement auprès de la malade pour lui donner leurs soins; déjà il était trop tard, tous les remèdes furent inutiles, et l'infortunée expira au milieu d'affreuses convulsions.

Par une cause inexplicable, le confesseur qu'elle avait chargé de porter ses dernières paroles à sa sœur la comtesse de Mailly tomba mort en entrant chez cette dame. Des bruits d'empoisonnements circulèrent à la cour et jetèrent l'effroi dans l'âme timorée du roi. Le duc de Richelieu, le cardinal de Tencin, Paris Duvernay, le duc d'Agénois, les princes, les princesses, et surtout le cardinal-ministre, cherchèrent à

l'envi les uns des autres à distraire sa majesté de sa grande douleur. Les fêtes, les bals et les concerts se succédèrent sans interruption à Versailles; et toutes les belles dames de la cour furent mises successivement sous les yeux de Louis XV. Madame de la Tournelle ne manqua pas de se trouver à ces réunions et de se faire présenter au roi; celui-ci fut frappé de l'éclat de sa beauté, que faisaient mieux ressortir encore des vêtements de deuil; il s'approcha d'elle et lui montra un respect et un empressement qu'il n'avait jamais eus pour aucune autre femme. L'habile comédienne dissimula la joie que lui faisait éprouver une semblable distinction, et pour mieux enflammer l'ardent monarque, elle affecta de recevoir ses hommages avec une extrême indifférence.

Dès ce moment, Louis XV sembla avoir perdu tout souvenir de la marquise de Vintimille, et n'avoir d'autre pensée que celle de vaincre la résistance de madame de la Tournelle. Enfin la belle capitula, mais à certaines conditions auxquelles le souverain dut souscrire : elle exigea qu'il renvoyât publiquement de la cour ses trois sœurs, qu'il changeât son titre de marquise en celui de duchesse de Châteauroux, en lui accordant les honneurs attachés à cette dignité, et qu'il lui établît une fortune capable de la mettre à l'abri de toutes les disgrâces. Le roi accepta le marché, le fit ratifier par monseigneur de Fleury, et installa la nouvelle duchesse à Versailles.

La France vit alors s'ouvrir un nouveau règne, celui des favorites; le crédit du cardinal diminua singulièrement, et les Parisiens ne désignèrent plus la duchesse de Châteauroux que par le nom de Cotillon I<sup>re</sup>. Elle se mit à la tête de la faction dirigée par Richelieu et par les deux Belle-Isle; elle

pressa le roi de prendre parti dans la guerre de la succession d'Autriche, ne parla que sièges, que batailles, et annonça qu'elle voulait détruire la monarchie autrichienne et briser sous ses pieds la couronne impériale. Aucun prétexte, même spécieux, ne pouvait autoriser une agression contre Marie-Thérèse, puisque la France avait formellement reconnu et garanti la pragmatique sanction, et attendu que Louis XV n'avait absolument rien à revendiquer des états héréditaires de la maison d'Autriche. Néanmoins sa majesté céda; le cardinal-ministre, qui atteignait sa quatre-vingt-huitième année et qui n'avait plus ni l'énergie ni l'activité nécessaires pour résister aux cabales, consentit également à la guerre pour ne point compromettre son autorité. Il ne voulut pas cependant rompre ouvertement avec Marie-Thérèse, et commença les hostilités en intervenant comme allié de Charles-Albert, et en plaçant les troupes françaises sous les ordres de ce prince. L'Espagne, la Saxe et la Prusse unirent leurs forces à celles de la France, et mirent l'Autriche à deux doigts de sa perte. Mais Frédéric II s'étant séparé de la coalition, la fille de l'empereur Charles VI put réparer ses pertes; l'Angleterre lui ayant envoyé des secours, elle put reprendre l'offensive, dégager la Bohême et vaincre l'électeur de Bavière, Charles-Albert, qui s'était fait proclamer empereur. La Saxe ne tarda pas à suivre l'exemple de la Prusse; la Hollande et la Sardaigne firent également des traités avec Marie-Thérèse, et les Français se trouvèrent entièrement isolés.

Le maréchal de Belle-Isle, qui s'était renfermé dans Prague, fut bloqué par une armée trois fois plus nombreuse que la sienne et obligé de capituler. Fleury voulut réparer les

désastres de cette campagne en obtenant un traité avantageux de la reine de Hongrie; mais l'habile princesse repoussa toutes ses propositions. Enfin la longue carrière du ministre touchait à son terme, ses forces s'abaissaient sensiblement; et malgré les assurances de ses flatteurs, qui lui promettaient cent ans d'existence, il s'éteignit à Issy, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge, laissant le royaume sans marine, sans finances, et épuisé par les revers de deux campagnes.

Sa mort ne rendit pas cependant la paix à l'Europe; une armée anglo-allemande, commandée par le roi Georges II et par lord Stairs, continua à refouler les troupes françaises jusqu'au delà du Rhin. Alors seulement les parties belligérantes prirent un moment de repos. La France avait perdu dans ces luttes près de cent cinquante mille hommes et s'était obérée de dettes énormes; elle était redevable de ces résultats à la stupidité d'un vieillard, à l'extravagance d'une prostituée, ou, ce qui est plus exact, au vice de ses institutions, qui rendaient un seul homme l'arbitre des destinées d'un grand peuple.

La duchesse de Châteauroux, débarrassée du cardinal, prit ouvertement en mains les rênes de l'état; elle cassa plusieurs ministres, en nomma d'autres, disgracia des généraux, et donna le bâton de maréchal au comte de Saxe. Ce seigneur avait eu le talent de lui plaire en flattant ses penchants belliqueux, en lui présentant un plan de campagne pour conquérir l'Autriche et en l'engageant à se venger des insultes de Marie-Thérèse. Ainsi une querelle de prostituées, une épithète outrageante dont s'était servie la reine de Hongrie à l'égard de la favorite, et qui avait été rapportée à celle-ci, vint de

nouveau mettre en question l'existence de deux nations.

D'après les conseils du nouveau maréchal, la duchesse de Châteauroux commanda d'immenses préparatifs, fit publier deux manifestes de déclaration de guerre, l'un contre l'Angleterre, l'autre contre l'Autriche; puis, afin de donner plus d'ardeur aux troupes, elle décida Louis XV à rejoindre l'armée de Flandre, et à se mettre à la suite des fourgons, à l'exemple de son aïeul Louis XIV. Le monarque, habitué à une vie de sybarite, ne put même pas supporter la fatigue de quelques journées de marche, et tomba si gravement malade qu'on fut obligé de le ramener à Metz. Un instant on craignit pour sa vie. Le duc de Châtillon, gouverneur du dauphin, instruit du danger, quitta Paris et accourut avec son élève auprès de Louis XV. Le fils du duc d'Orléans, Louis-Philippe-Joseph de Chartres, prince exécration, qui promettait d'égaliser un jour le régent, vint également à Metz, força l'entrée de la chambre du roi, et arracha au moribond un ordre d'exil pour la favorite.

Cet événement changea comme par enchantement les dispositions des courtisans à l'égard de la duchesse; et de tous ces nobles, qui deux jours auparavant rampaient à ses pieds, il ne s'en trouva pas un seul qui consentit à rester auprès d'elle; le duc de Richelieu voulut bien cependant lui prêter une voiture pour la conduire à Paris. Sa disgrâce ne fut pas de longue durée; une crise salutaire se manifesta dans la maladie du roi et le fit entrer en pleine convalescence. Sa majesté rappela immédiatement sa maîtresse auprès d'elle, et lui rendit toute l'autorité dont elle avait joui avant son exil. Mais la duchesse de Châteauroux ne la conserva pas